

IKOSIM, N° 3, 2014,
Association Algérienne pour la Sauvegarde
 et la Promotion du Patrimoine Archéologique.

Alger, AASPPA, 2014, 208 p.
 ISSN : 21701016.

Revue essentiellement trilingue (français, arabe, anglais), *Ikosim*, du nom ancien de la ville d'Alger où elle est publiée, a été créée en 2011 par un groupe de chercheurs et spécialistes relevant de l'Université algérienne. Elle a pour thème général le patrimoine archéologique de l'Afrique du Nord dans sa plus grande acception. Ses champs d'investigation s'intéressent à toutes les sciences qui y sont liées, préhistoire, géologie, paléontologie, anthropobiologie, sciences de l'Antiquité et du Moyen Âge, épigraphie, numismatique, architecture, gestion, restauration, mise en valeur des objets archéologiques et des sites, ainsi qu'à l'ensemble des questions juridiques qui les sous-tendent.

Dans ce n° 3, où s'égrènent, tour à tour, la Préhistoire, l'Antiquité et le Moyen Âge, on trouve un intérêt soutenu pour le thème de l'eau, les stratégies de défense et d'autres sujets encore. Si, pour certains, cette matière diversifiée paraît de prime abord difficilement conciliable, les sujets traités, depuis les temps les plus reculés, déclinent, pratiquement tous, les adaptations et les innovations, petites ou grandes, induites par rapport au caractère fluctuant des milieux et des contextes. Ce point commun, véritable fil directeur, permet une lecture verticale des événements, en plus de leur transversalité, et conserve le fil directeur qu'*Ikosim* s'emploie à préserver dans sa ligne éditoriale en tant que revue diachronique.

LA PRÉHISTOIRE

Elle est abordée à travers quatre contributions et deux comptes rendus. Le premier article nous transporte dans le Maghreb du début de l'Holocène. Deux populations se partageaient alors l'espace nord-africain. Les Mechtoides, bien implantés depuis 20 000 ans, et les Capsiens ou Protoméditerranéens apparus plus tardivement, autour de - 8 000 ans. Ces populations, qui finirent par s'interpénétrer, se graciliser et très probablement phagocyter l'ensemble des groupes du substratum africain et des vagues migratoires postérieures, partageaient un caractère culturel d'investiture de l'âge adulte, la mutilation alvéolo-dentaire dont on anticipait, il y a quelques années, les conséquences dans la dynamique de mise en place du puzzle crânien. De ces hommes dont quelque 500 squelettes ont été découverts et étudiés, auxquels on ajouterait une bonne vingtaine de sahariens néolithiques, on ne connaît pas tout,

loin s'en faut ! La contribution de Djillali Hadjouis vient apporter un éclairage nouveau sur un aspect très particulier, celui de l'occlusion dentaire. Dans « L'Équilibre postural des Hominidés d'Algérie et du Maghreb et leurs relations architecturales posturales et cranio-faciales avec les populations modernes », l'auteur s'interroge : la labidontie (occlusion en bout à bout), phénomène existant chez les premiers hominés et remplacé chez les hommes modernes par la psalidontie (recouvrement incisivo-canin supérieur sur l'inférieur), intervient-elle chez les enfants des populations anciennes d'Afrique du Nord ?

Pour y répondre, plusieurs crânes juvéniles et adultes de Mechtoides, de Protoméditerranéens et de Néolithiques ont été radiographiés (téléradiographie 2 D ou scanner 3 D) et discutés. Il ressort que dans les rares cas où l'avulsion dentaire n'a pas été pratiquée et chez les sahariens néolithiques, les enfants, à denture mixte ou permanente, sont, malgré la variété individuelle, quasiment tous psalidontes et que la labidontie ne s'acquiert qu'à l'âge adulte.

L'autre aspect, très fortement suggéré par l'étude, concerne les causes de l'abrasion dentaire, imputée en partie aux activités para-masticatrices pratiquées par ces populations chez lesquelles l'appareil buccal prolonge la main. Le limage, le polissage, le filage, le tannage de peaux mais aussi l'alimentation sont quelques-unes des nombreuses fonctions para-masticatrices suspectées, car pratiquées encore de nos jours par les Esquimaux et les Australiens.

Avant de conclure, l'auteur insiste sur la prise en compte de ce paramètre notamment lors de l'établissement des classes squelettiques et dans la détermination des équilibres occluso-posturaux. Dans ce cas, le diagnostic de l'articulé dentaire devrait-être dissocié de l'étude de la sphère basi-crânienne.

Dans le second article, « Regards sur une région préhistorique méconnue des confins du nord-ouest saharien », Robert Vernet rassemble les matériaux d'une historiographie d'une partie du Sahara située à cheval entre quatre pays (Mauritanie, Mali, Algérie et Maroc), une zone de 600 000 km², « oubliée » depuis longtemps. Ses contours sont arbitraires, esquissés grâce à un compromis où l'auteur invite quelques éléments du relief et les témoins de l'archéologie, assez nombreux, mais issus pour la plupart de récoltes anciennes et dispersés dans plusieurs musées et institutions. Les publications, plus nombreuses consacrées aux régions mitoyennes, compensent les absences d'études.

Ces « confins » valent le détour. Dès le début du Quaternaire, l'oldowayen est présent, suivi de l'acheuléen et de l'atérien abondants et diversifiés. Le néolithique, qui fait suite à un épipaléolithique discret, est fréquent et croise des influences

septentrionales et méridionales. Ces faciès pourraient appartenir à différents groupes. L'œuf d'autruche est décoré de motifs animaliers, l'art rupestre se réduit à d'exceptionnelles peintures, des gravures privilégiant le style Tazina. L'auteur passe aussi en revue les monuments funéraires, en croissants, à antennes, à pierres dressées. Ils étonnent par leur typologie comme le singulier monument à chapelle d'El Mreiti.

Au terme de son étude, R. Vernet, avec beaucoup de prudence, qualifie néanmoins « les confins » comme ayant été à la fois une région de passage, de peuplement et ayant constitué aussi, à un ou plusieurs moments de l'histoire, une marge ethnique.

Une note d'Alain Rodrigue, « Les industries pré-historiques des amas coquilliers de Tarfaya (Maroc atlantique) », détaille l'industrie recueillie sur cinq amas coquilliers. L'analyse typologique met en évidence, au sud de l'oued Dra, une différence marquée entre les groupes lithiques de cette région et ceux liés aux populations du Maroc continental et plus particulièrement à la région d'Akka. De l'oued Dra à la Seguia el Hamra, une très forte concentration de population vivant en bord de mer est mise en évidence, attirée probablement par les eaux poissonneuses.

« L'Abri de l'oryctérope en Immidir » présente la seule figuration connue de cet animal. Découverte dans un abri sous roche dans l'Immidir par Odette et Jean-Louis Bernezat, auteurs de cette note descriptive, cette peinture du fourmilier *Orycteropus afer* réunit des bovins et des personnages plus ou moins bien conservés et les rapporte à la période bovidienne (soit autour de 5 000 ans av. J.-C.). Sur le plan zoologique, cette peinture nous indique la présence tardive de cet animal au Sahara, intérêt d'autant plus grand que le genre *Orycteropus* n'est connu que dans le Miocène de Bou-Hanifia daté de 12 millions d'années. Depuis, on n'en connaît aucune trace.

La préhistoire se termine par deux comptes rendus d'ouvrages rédigés par Ginette Aumassip. Le premier *Quand d'autres hommes peuplaient la terre, nouveau regard sur nos origines*, de J.J. Hublin et B. Seytre, paru chez Flammarion en 2008, et le second, *La Majâbat el Koubrâ, nord-ouest du bassin de Taoudeni. Mauritanie. Sysmique pétrolière-exploration archéologique*, paru en 2010, chez Lebrun-Ricalens (Luxembourg).

En fin connaisseur de la chose humaine, J.J. Hublin brosse un tableau d'ensemble de l'évolution de l'homme. Il rappelle les nombreuses pulsations climatiques qui expliquent la floraison d'espèces d'hominidés à la racine de l'arbre humain (hétérogénéité des australopithèques, développement de *Paranthropus* et *Homo*) et s'attache aux « sorties d'Afrique ». Y a-t-il eu deux moments ou

quatre moments comme certains le proposent où ces lointains ancêtres ont quitté le foyer africain pour conquérir de nouvelles terres ? Ginette Aumassip recommande vivement cet ouvrage passionnant écrit comme un véritable roman policier.

« La Majâbat el Koubrâ... » rapporte les travaux d'archéologie préventive liés à la recherche pétrolière. Sous la plume de divers auteurs, cet article témoigne des possibilités de telles opérations, alors qu'elles doivent répondre à de dures contraintes de terrain et une extrême rigidité d'action dans l'espace et le temps. Au travers de ces handicaps, dans un magnifique ouvrage, somptueusement illustré, les auteurs dressent le tableau du peuplement d'une région totalement inconnue jusque là, et celui de son évolution depuis l'oldowayen jusqu'à l'époque actuelle en accordant un développement particulier à l'acheuléen.

L'EAU

Le thème de l'eau, dans un pays sec où cette denrée est captée, drainée et distribuée avec parcimonie et pour laquelle plusieurs ouvrages d'art ont été édifiés, a été retenu par plusieurs auteurs. J.-P. Laporte, P. Leveau, B.H. Tahari et F. Benouis ont, chacun, débattu de cet intérêt passé et présent.

Dans son article « Le patrimoine hydraulique comme composante d'une identité nationale », Philippe Leveau part de trois cas d'ouvrages hydrauliques élevés au rang d'objets patrimoniaux, c'est-à-dire, hérités des ascendants ayant ou non perdu leur valeur d'usage tout en en gardant l'esthétique. S'intéressant plus au processus de leur « patrimonialisation », l'auteur nous remet en mémoire le cas de cet ingénieur romain du nom de Nonius Datus auquel, 17 siècles plus tard, un ingénieur du Génie français voulut rendre hommage à travers le rapatriement de son inscription funéraire dans la ville de Bougie dont il avait construit l'aqueduc. La deuxième réalisation hydraulique évoquée par l'auteur est celle des *souterazi* de l'époque ottomane, constructions qui, à l'instar des aqueducs, servaient à franchir des dépressions et qui contribuèrent à l'alimentation des villes, jardins et fontaines. Outre l'ancienneté de ce système connu déjà dans l'Antiquité par les Romains, il présente un avantage économique, car beaucoup moins onéreux qu'un pont à niveau en même temps que d'une grande robustesse, d'où son utilisation pérenne. Certains adeptes de la volonté de rechercher dans les ouvrages du passé les solutions pour résoudre les problèmes du moment ou du futur voient dans le système des *foggaras* un bel exemple à leurs théories. Ce système de captage et de transfert de l'eau dans le désert, traditionnellement vu comme un témoin des apports de la science arabe en termes d'hydraulique, et encore en activité aujourd'hui, est

considéré par beaucoup comme un argument en faveur du « développement durable ». Cet article démontre que la recherche sur le patrimoine intègre des savoir-faire ancestraux, des méthodes locales de gestion des ressources et de parfaites connaissances du milieu naturel.

Une seconde contribution est signée de Jean-Pierre Laporte, intitulée « Petits thermes tardifs de Sétif et jeux de l'amphithéâtre ». L'auteur y fait un travail de résurrection de ces thermes, datés du V^e siècle ap. J.-C., découverts en 1872, lors de travaux sur les égouts de la ville, heureusement relevés et publiés en 1874. Les ruines ayant ensuite rapidement disparu, c'est à travers ce qu'il reste de ces documents retrouvés par l'auteur dans les papiers de Louis Reinier, à la Sorbonne, que la reconstitution a été possible. Outre les deux belles inscriptions du pavement des salles de ces thermes, le morceau de choix est constitué par la mosaïque de la salle 3, celle de l'ours et la *cochlea*, un dispositif à claire-voie ressemblant à une échelle et servant de protection ou de bouclier contre les bêtes féroces, ici l'ours. Elle témoigne du changement culturel qui s'opère à la fin de ce V^e siècle, où, sous l'influence à la fois des philosophes païens, des moralistes chrétiens, et, sans doute, en raison de leur raréfaction et donc du renchérissement des bêtes sauvages, on assiste à un arrêt de l'effusion de sang.

« D'Alger et d'ailleurs, histoire des eaux pluviales », signé de Boulefaa-el Habib Tahari, traite de la gestion des eaux pluviales de la ville ou comment, face aux aléas climatiques représentés par la violence et la récurrence des orages et à la configuration en pente de la médina, les habitants de la ville allaient innover. Un état de connaissance de ces eaux pluviales est établi. Le réseau hydrographique à l'origine du ruissellement est naturel et il alimente la partie basse de la ville, siège de la vie religieuse et commerciale. Puis, les dispositifs y sont décrits. Dispositifs architecturaux et urbains, ralentisseurs hydrographiques, îlots-barrières, rues de décharges et exutoires chargés de déverser en mer les eaux ainsi collectées traduisent un réel savoir-faire.

Dans sa note « L'aqueduc de Aïn Zeboudja : une restauration en deux temps », Farida Benouis retrace les deux étapes qui ont marqué la restauration toute récente de ce monument dont la construction remonte à l'époque ottomane et qui faisait partie du système hydraulique alimentant la médina d'Alger, capitale de la Régence. Il est le dernier représentant de cet ensemble et, à ce titre, a été classé au Patrimoine national en 2008. Sa restauration s'est faite en deux étapes : la première, en 2009, a été celle des premiers secours visant à stopper sa dégradation. La seconde, en 2013, a vu le monument consolidé, ses nombreuses fissures rebouchées et sa mise à l'abri

des attaques de l'eau, principale cause de sa dégradation. Cette opération de restauration, initiée par le ministère de la Culture et réalisée par un Bureau d'études spécialisé dans la restauration des monuments historiques, se veut une illustration des règles en usage en la matière.

LES FORTIFICATIONS

Les fortifications constituent un autre sujet d'intérêt stratégique. Des auteurs s'attellent à en expliquer les enjeux au cours de l'histoire. A. E. H. Ben Mansour, A. Boukhenouf & L. Kerkache s'intéressent aux forts, fortins et canons d'Alger l'ottomane, A. Medjani, à la muraille byzantine de Milev, l'actuelle Mila.

C'est le système défensif de la médina d'Alger à l'époque ottomane qui est le sujet de l'article de Abd El Hadi Ben Mansour « Forts et fortins d'Alger la Bien-Gardée, au début du XVII^e siècle ». L'auteur y reprend le témoignage oculaire de J.-B. Gramaye, intellectuel, écrivain, historiographe et conseiller au service des gouverneurs des Pays-Bas, capturé par les raïs algérois en 1619, alors qu'il revenait d'une mission diplomatique. Il va séjourner dans la capitale de la Régence ottomane, d'où il rapportera matière à deux ouvrages exhaustifs sur l'histoire du Maghreb et sur sa vie à Alger, fournissant ainsi de nombreux témoignages sur les ouvrages de défense qui ont fait la réputation de l'imprenable Casbah, le port, les remparts, les fossés et les forteresses (*abrāğ*, pl. de *burg*). Complétant sa description, il recense les canons équipant ces forteresses, réalisant ainsi un véritable travail d'espionnage d'Alger la « Bien-Gardée ».

C'est encore du système militaire d'Alger, capitale de la Régence ottomane, dont il est question dans cette note rédigée par Arezki Boukhenouf et Laid Kerkache « Canons de la Citadelle d'Alger (Casbah) ». La Citadelle, construite par les frères Barberousse en 1516, se situe sur les hauteurs d'Alger et représente une pièce maîtresse du système défensif de la ville. Elle est composée de cinq batteries de canons et d'une poudrière pour la fabrication du combustible nécessaire à ces canons mis en place par les autorités ottomanes pour la protection du littoral contre les attaques incessantes des marines étrangères du XVI^e au XIX^e siècle. Implantés au point culminant de la Citadelle, elle-même au sommet de la ville, ces canons avaient une portée optimale par rapport à leurs cibles. La qualité du combustible, la forme et le diamètre des projectiles ou boulets, le positionnement des canons et le calcul de l'angle de tir vont contribuer à améliorer cette portée.

Azzedine Medjani présente un article en arabe intitulé « Les remparts byzantins de la ville de Milev (Mila) ». Il s'intéresse au caractère officiel de ces fortifications décidées par ordre royal sur la base de la

position stratégique et économique de la ville, située à mi-chemin entre les ports méditerranéens et les routes commerciales. L'édification de ces remparts démontre la prospérité et l'importance de cette ville au VI^e siècle ap. J.-C.

PATRIMOINE DÉPLACÉ

La « Rubrique du patrimoine déplacé », ouverte à l'initiative de Roger Hanoune, a pour but de lutter contre l'oubli qui guette les œuvres de peu d'importance, échouées la plupart du temps dans des collections ou des musées de moindre notoriété. R. Hanoune nous présente, dans cette nouvelle édition, un fragment de tuile romaine provenant de Lambèse en Algérie et retrouvé en France, dans le Pas-de-Calais, au Musée Quentonvic d'Étaples-sur-mer. Ce fragment estampillé LEG III AUG renseigne sur la production céramique de l'armée romaine, en même temps qu'il informe sur ses déplacements, même s'il est vrai qu'il n'est pas toujours facile de suivre le chemin emprunté par ces fragments.

Jean-Pierre Laporte contribue à alimenter cette rubrique par ces chapiteaux de Tigava retrouvés au Musée de Carthage. Ici, le voyage est connu, puisque, de leur lieu de découverte de Tigava (Algérie) en 1870 et 1880, ces chapiteaux furent transportés à l'archevêché d'Alger, puis offerts au Musée de Carthage. En 1984, le lieu de leur fabrication et la date sont enfin dévoilés. Ils remonteraient au V^e/VII^e siècle et témoignent de l'art berbéro-romain.

DIVERS

Il y a aussi dans ce numéro des sujets qui ne « collent » pas forcément aux thèmes précédemment énumérés, mais dont les contenus originaux, diversifiés, ludiques parfois, nous entraînent au centre des préoccupations des historiens. Il s'agit de deux synthèses, où l'historiographie a la part belle, et d'un article qui nous conduit au cœur de l'intimité féminine, là où se joue la trame de l'investiture du métier de la « *kherqa* ».

« Grecs et Romains face aux populations libyennes. Des origines à la fin du paganisme. (VII^e siècle av. J.-C - IV^e siècle ap. J.-C) » est le compte rendu écrit par Sophie Marini sur sa thèse de doctorat soutenue en 2013 au Centre de recherches sur la Libye antique, à Paris.

Cet article montre comment la rencontre des populations gréco-romaines et libyennes en Cyrénaïque a donné lieu à d'intéressants échanges. Jusqu'à présent, ces influences réciproques avaient été nettement sous-estimées, mais, ici, plusieurs exemples nous sont présentés : culture du silphium (plante médicinale qui a fait la renommée de Cyrène), charrerie, dressage, attelage de chevaux

et pratiques d'élevage. Et bien que plusieurs zones d'ombre persistent, les nombreuses campagnes de prospection conduites par l'auteur dans la région de la Grande Syrte ont apporté un éclairage nouveau sur l'économie agro-pastorale chez les Libyens et sur d'autres facettes encore de leur culture.

La contribution de Cyrille Aillet, « Archéologie, savoirs coloniaux et projets sahariens : les 100 premières années de la recherche sur Sedrata (1845-1945) », aborde le Moyen Âge et plus précisément le Sahara médiéval. Il y est question de la découverte du site de Sédrata, capitale des Ibadites, ce site englouti sous les sables et découvert en 1877, au cours des premières explorations coloniales. Il va rapidement devenir un enjeu pour les partisans de la conquête du désert, désireux de revitaliser cette région par le progrès technique et la civilisation. Les campagnes de fouilles révélèrent les décors de stuc dont on ressentit le caractère exceptionnel et dont on chercha des similitudes dans l'art chrétien, copte ou autochtone. En 1949, les fouilles reprises avec des techniques nouvelles par une archéologue suisse, Marguerite Van Berchem, évoquera une origine orientale à ces décors. C'est ce que C. Aillet nous relatera dans ce qui sera la 2^e partie de cette saga de Sedrata.

Dans son article intitulé « El Kherqa, la fibre de l'investiture », Radia Drici aborde un sujet original, l'étude d'une pièce de broderie conservée au Musée des Arts et Traditions Populaires d'Alger, dans la collection Broderie. Cette composition à l'aiguille de 1,20 m x 1 m, appelée marquetterie, est un témoignage du parcours historique de ce métier d'art ou d'artisanat. Elle est appelée « el *kherqa* » qui signifie investiture car sa réalisation fait office de diplôme et marque l'investiture de la brodeuse. Sa composition, en trois registres verticaux polychromes représentant plusieurs modèles et techniques de broderie, comporte des représentations florales, géométriques, végétales, anthropomorphiques et calligraphiques hautement artistiques et symboliques où s'invitent minaret, cyprès, œillet, tulipe et oiseaux... Pièce unique du patrimoine algérien témoignant de la prospérité d'un métier artisanal et d'un savoir-faire à présent menacés, ce chef-d'œuvre se doit d'être connu.

HOMMAGE

Ikosim choisit pour ce numéro 3 de rendre hommage à un préhistorien, Henri-Jean Hugot qui a consacré sa vie à la préhistoire du Sahara et qui nous a quittés ce 8 juin 2014. Ses nombreux travaux se sont intéressés à des périodes différentes : au paléolithique inférieur, avec l'identification de la *Pebble culture* en Ahaggar, des caractéristiques de l'acheuléen saharien ; au paléolithique moyen, l'atérien, sa limite

et ses relations au moustérien ont fait l'objet d'un intérêt soutenu, de même que le néolithique et sa ou ses spécificité(s) sahariennes. Son intérêt s'est porté également à l'ensemble du Sahara, l'Ahaggar et l'Immidir, le Maroc, le Sénégal et beaucoup la Mauritanie, particulièrement à la falaise de Tichitt et ses innombrables villages préhistoriques. Un retour sur les points marquants de sa carrière fait apparaître une personnalité attachante qui s'est attelée à faire de la préhistoire saharienne une discipline à part entière, indépendante de ses corollaires européenne ou orientale. Outre une bibliographie scientifique très riche, ses ouvrages consacrés au large public font de H.-J. Hugot un scientifique complet.

Yasmina Chaïd-Saoudi
Institut d'Archéologie - Université Alger 2